

CHAPITRE IV

Zambué. — Supplice d'une sorcière. — Partie de chasse sous la conduite des Maquois. — Abondance de serpents venimeux et de mouches tsétsés. — Les bords du Kingani. — Je tue un gnou. — Dans le Kutu. — Villages et cultures. — Rencontre d'un rhinocéros. — Un phacochère. — Nuit d'orage. — Photographie. — Village de Hongo. — Les mets africains, le pombé, le miel, l'ugali.

Zambué, où je passai mon premier jour de l'an 1883, est situé sur la frontière de l'Uzaramo et du Kutu, et a déjà quelques-uns des caractères de ce dernier pays; les cases sont groupées, entourées d'une haie vive, épaisse, impénétrable.

Pour mes étrennes, le chef de Zambué me réservait une surprise, une vraie surprise de sauvage et de sauvage d'Afrique. Au moment où j'installais mon camp à 200 mètres du village, des cris de guerre, semblables à des hurlements de bêtes fauves, vinrent frapper mes oreilles, et presque au même instant une bande de sauvages affolés arrivaient, traînant après eux une malheureuse vieille femme, nue, à moitié morte des mauvais traitements dont tous l'accablaient. Un forcené la tenait en laisse avec une liane, lui serrant le cou par un nœud coulant. Quand la victime, à bout de forces, venait à butter, ils s'attelaient trois ou quatre à la corde pour la traîner au milieu des ronces et des pierres.

D'après les renseignements que je recueillis à grand'peine, cette femme était une prétendue sorcière qui, la veille, avait fait mourir deux hommes par ses sortilèges; on allait la brûler sur un bûcher. Dans l'Uzaramo, la mort est toujours attribuée à un poison quelconque et suivie en conséquence du meurtre de la personne soupçonnée par le Mganda de l'avoir donnée.

Le cœur soulevé par un tel spectacle, je m'avançai avec mes hommes à la rencontre de ce groupe pour arrêter cette atroce exécution; mais, au moment où nous étions près d'arriver, je vis les bourreaux lever leurs haches sur la victime d'un air si menaçant que je renonçai à aller plus

loin; s'il fallait que la malheureuse fût sacrifiée, que ce ne fût pas du moins sous mes yeux!

Toutefois, dans la pensée que je pourrais gagner quelque chose à temporiser, je fis appeler le chef du village, qui arriva bientôt en titubant, à moitié ivre de pombé. Comment trouver dans cette tête idiote une corde à faire vibrer, un sentiment à remuer? C'était une tentative inutile; à ma juste indignation il répondit par un ricanement de bête fauve et conclut, comme autrefois le roi de Dahomey: « Ton sultan fait ce qu'il veut chez lui, moi je fais ce que je veux chez moi ».

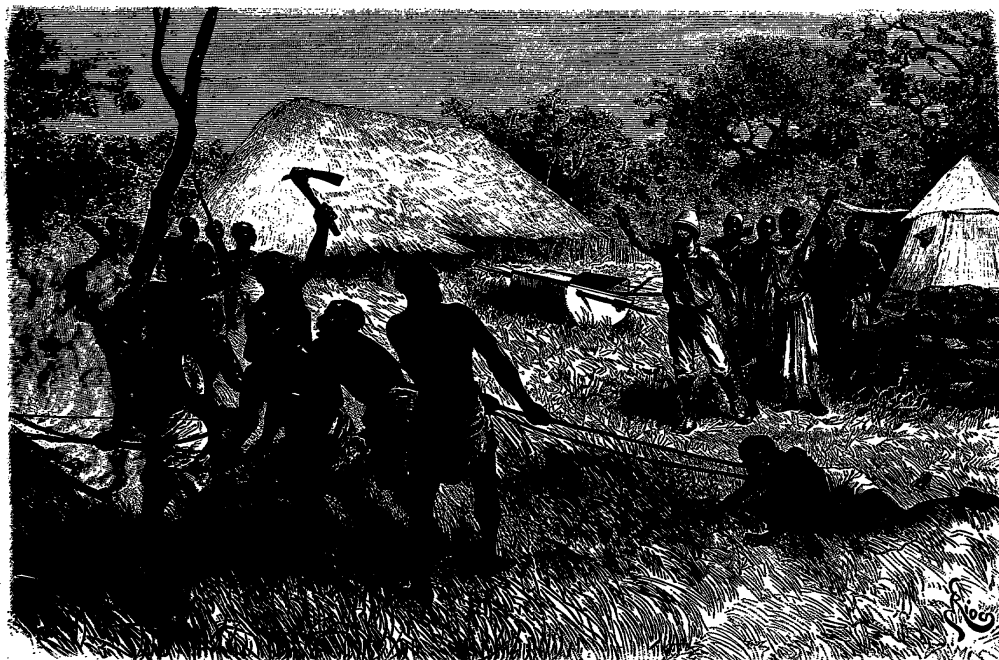
Les bourreaux disparurent dans le fourré, toujours hurlant et battant leur tam-tam infernal. Le chef m'avait seulement accordé comme une faveur insigne qu'on couperait la gorge à la malheureuse avant de la faire monter sur le bûcher; mais mes hommes, qui assistèrent à l'exécution, me dirent qu'on n'en avait rien fait.

A la tombée de la nuit, cet abominable crétin vint me trouver, chargé de deux poules, qu'il m'offrit pour recouvrer mes bonnes grâces. Malgré ses instances, je ne voulus rien accepter, ce qui en Afrique est toujours une insulte grave; furieux, il me quitta, grommelant entre ses dents: « Qu'a donc ce *Msungu* (blanc) à tant se fâcher pour une affaire pareille? L'an dernier, il y avait ici un *Inglesa* qui a assisté à deux exécutions sans faire tant de bruit. »

Le nombre croissant de mes malades m'obligea de ne point partir immédiatement de Zambué. Autant pour tuer le temps que pour écarter les tristes souvenirs de la veille, je passai le deuxième jour à chasser dans les environs. J'avais fait la connaissance d'une bande de Maquois, qui s'offrirent pour me conduire aux bons endroits.

La tribu des Maquois, originaire des bords de la Rovouma, est maintenant à moitié disparue; mais la réputation de chasseurs de ses membres est si bien établie qu'un grand nombre d'indigènes des tribus environnantes aiment à se faire passer pour eux en se couvrant les bras de cicatrices, et en s'affublant d'un nom auquel ils n'ont aucun droit. Dans l'ancienne tribu, ces cicatrices indiquaient le nombre d'animaux abattus par chaque homme; un croissant tatoué sur le front servait aussi à les distinguer de leurs voisins.

Aujourd'hui on donne le nom de Maquois à tous les bandits qu'on rencontre près de la côte, dans la brousse, un long fusil sur l'épaule. Beaucoup de ces gens-là vivent réellement de leur chasse, et c'est le cas de ceux que j'avais rencontrés; bien que chasseurs émérites, ils n'en sont pas moins de pauvres tireurs.



Zambue : une sorcière menée au bûcher.



Nous nous trouvions là tout près du Kingani, et, quoique l'eau fût rare, nous découvrîmes quarante à cinquante têtes d'antilopes, cobes, bubales ou gazelles. Mon premier succès en Afrique devait être un coup de maladroit. Vers onze heures, dans un troupeau de bubales lancé à fond de train, je réussis à décrocher un mâle, sans que j'eusse vraiment conscience de celui que j'avais visé. La pauvre bête resta « sèche », comme dit le capitaine Duval, en bêlant comme un mouton ; la balle lui avait coupé la gorge.

Au coup de fusil, le troupeau, effrayé, ne sachant de quel côté faire tête, fondit sur nous et passa si près que mes hommes prirent la fuite.

Le bubale est certainement un des animaux les moins intelligents que je connaisse, le plus facile à joindre à la rampée. Il est de plus lourd et disgracieux au possible. On a donné le nom de *nilgaut* à une gracieuse antilope ; on eût dû le réserver pour le bubale. Avec son long museau, ses cornes étranges, ses jambes de devant plus hautes que celles de derrière, celui-ci a toujours l'air pris de vin et semble sauter plutôt que galoper.

Suivant l'antique usage musulman, un de ceux avec lesquels mes hommes ne transigent jamais, on lui coupa la gorge, puis, comme on n'avait pas assez de monde pour le transporter, on le couvrit de feuilles, de crainte des vautours, et nous reprîmes le chemin du camp. Mes hommes firent des brisées dans les buissons, pour éviter la peine de le chercher à l'escouade qui devait en rapporter la chair.

J'ai négligé, dans ce premier exploit cynégétique, de mentionner les coups de fusil manqués dans la matinée. Le nombre en fut considérable. A dire vrai, je n'avais pas, au départ, une idée bien juste de la différence qu'il y a entre le tir à la cible et la chasse véritable, de l'énorme quantité de balles qu'il faut égarer avant de connaître ses armes et de savoir s'en servir.

Kamna sut tirer un parti merveilleux de ma proie et me servit le lendemain sous le nom de bifteck, seul mot européen qu'il connût, une côtelette assez appétissante. Tout nouveau, le bubale me sembla délicieux, d'autant plus qu'en dehors de quelques mauvaises poules, c'était la première viande que depuis la côte je trouvais à me mettre sous la dent.

Plusieurs variétés de cucurbitacées, généralement plus petites que les nôtres, croissent en abondance dans l'intérieur de l'Afrique : la chair en est sèche, fade et insipide, mais saine et rafraîchissante. Ce manque de saveur est commun aux fruits sauvages de l'intérieur ; au reste ils sont très rares et peu variés. L'absence de vivres rafraîchissants, légumes et fruits, est une des grandes privations de l'explorateur, dans l'état de fièvre permanent où l'entretiennent les tracas et l'entraînement du voyage. Le soleil des tropiques est avec cela bien plus desséchant que celui d'Europe,

et, si peu brûlants que soient ses rayons (car dans l'intérieur il est souvent voilé), on a toujours la gorge et l'estomac en feu; une peau qui demanderait deux ou trois jours pour sécher en Europe, à température égale, sera sèche ici en quelques heures.

Cette sécheresse de l'atmosphère est néanmoins une excellente condition de salubrité, une de celles qui, pour la santé, me font préférer le climat de l'intérieur africain à celui d'Europe; quant à la chaleur, elle est très supportable, même ici, à 200 mètres au-dessus de la mer, au pied des hauts plateaux. Dans l'après-midi, le thermomètre ne monte guère au-dessus de 35°, ce qui en suppose à peine 32 à l'ombre, et dans la nuit il ne descend pas au-dessous de 25°. Plus loin, sur le plateau, nous verrons le climat devenir bien plus extrême dans ses variations.

Si la tente est commode, je devrais dire indispensable pendant la *massika*, elle a par les grandes chaleurs des inconvénients qui me la firent abandonner à la fin des pluies. Suivant les conseils de personnes expérimentées, je l'avais doublée intérieurement d'étoffe bleue sombre, recouverte en plus d'un chapeau pyramidal, et, malgré tout, j'y ai toujours eu trois ou quatre degrés de plus qu'à l'ombre d'un buisson. On peut, me dira-t-on, ouvrir les deux portes, faire des fenêtres; c'est quelque chose évidemment, mais, quand le vent et le soleil viennent dans la même direction, c'est impraticable. Une hutte de branchages, quand on n'a pas de pluie à redouter, est bien préférable, et j'ai manqué rarement de branches.

Ma tente a de plus le fâcheux privilège de rassembler tous les serpents des environs, et près de la côte ils sont très nombreux. Il n'est pas de jour que mon boy, en remuant les caisses, n'en trouve quelqu'un dans leurs interstices. Un des plus communs est une petite vipère vert d'eau qu'on voit difficilement quand elle glisse dans l'herbe. A Bagamoyo elle fait de grands ravages dans la population. Les couleuvres, de dimensions diverses, sont assez communes. J'ai aussi rencontré deux espèces de serpents cracheurs, d'une longueur d'environ un mètre, mais toutes deux pourvues d'un venin qu'elles peuvent éjaculer dans les yeux de leur victime et jusqu'à une distance de huit ou dix pas. Leur tête est la même que celle de la vipère; en plus d'une paire solide de crochets, la mâchoire porte sur sa partie inférieure une grosse glande qui renferme un liquide empoisonné.

Le cou est mince, effilé, le corps d'une grosseur proportionnée à sa longueur. Je tiens de témoins dignes de foi que ce reptile poursuit de préférence les enfants en bas âge et sait choisir, pour lancer son venin dans les yeux, le moment précis où l'enfant se retourne, pour s'assurer de l'immi-

nence du danger. L'ophtalmie causée par le venin guérit quelquefois, mais occasionne toujours d'atroces douleurs.

En marche ce serpent tient le cou vertical, la tête à un pied du sol. Assoupi un jour sur mon lit, et tiré de ma somnolence par un petit sifflement caractéristique, j'entrevis, en ouvrant les yeux, une de ces têtes hideuses, tout près de mon visage et au niveau de mon oreiller. Mais l'animal traversait tranquillement ma tente et sortit du côté opposé à mon lit sans se douter du moment désagréable qu'il m'avait fait passer.

J'ai rencontré plus loin une troisième espèce de ces serpents cracheurs, mais de dimension plus considérable; j'en parlerai en temps et lieu.

D'une façon générale les serpents sont peu nombreux dans l'intérieur, excepté dans les environs des lacs et des grandes rivières. Je n'ai vu, pour ma part, qu'un seul cas de morsure dans tout mon voyage.

Il y a beaucoup de mouches tsétsés dans toute cette région, pas assez cependant pour incommoder les Européens; elles disparaissent du reste aussitôt les feux du camp allumés. Mon pauvre chien Terras souffre cruellement de leurs piqûres. Il s'affaiblit tous les jours depuis Dar-es-Salam, et nul doute qu'il ne faille bientôt nous quitter; c'est le seul ami qui me reste et je ne pourrai jamais le remplacer.

Le 4 janvier, je débouchai sur le Kingani, auquel les indigènes donnent ici le nom de Rufu. C'est encore une grande rivière, large de 35 à 40 mètres. Le courant, devenu rapide à la suite des premières pluies, roule une eau blanche, mêlée d'argile que la crue a détachée des berges. Les rives sont désertes, bien boisées, hautes de 2 à 3 mètres et, comme toujours, infestées de crocodiles dans les endroits bas et sur les coins des plages où ils peuvent dormir au soleil.

Le reniflement bruyant des hippopotames retentit en amont et en aval, accompagné du bruit qu'ils font en plongeant brusquement dans l'eau ou en prenant leurs ébats.

Le Kingani est navigable d'ici jusqu'à Bagamoyo en pirogue, mais la force du courant s'oppose au retour de ces embarcations; aussi les indigènes s'en servent-ils rarement pour descendre jusqu'à la côte.

Je vis le fleuve serpenter dans le sud-ouest, puis disparaître dans les arbres à 1500 mètres de moi. Plus loin il remonte vers le nord, où il prend sa source dans les montagnes, aux environs de Zungoméro.

De grosses collines se dressent devant moi sur la rive gauche, tandis que la plaine se continue sur la rive droite. Plus j'avance, plus le fourré devient épais, plus les difficultés s'accroissent pour le transport de mon bateau.

Les marches, qui ne durent cependant pas plus de quatre heures, demandent parfois six et huit heures de travail aux porteurs de mes sections, qui commencent à se plaindre. Il faut souvent déblayer la route à coups de hache sur la moitié du parcours, et, tous mes hommes ayant leurs charges, je suis alors tenu à des arrêts qui n'en finissent plus.

Sur le Kingani il fallut absolument me résoudre à changer le système de transport. Jusque-là les grosses sections étaient portées horizontales, offrant par conséquent au travers du sentier la largeur du bateau lui-même, soit 1 m. 50. Pour un sentier qui n'a bien souvent que 50 centimètres de largeur, quand il les a, on conçoit la résistance offerte à la marche par les broussailles, sans parler de la peine qu'ont deux des porteurs sur quatre à marcher en dehors.

Chacune de ces sections pesant 80 kilos, il était difficile de les donner à deux hommes seulement, le maximum du poids de la charge ne dépassant guère 35 kilos dans les caravanes de Zanzibar. A moins d'abandonner le bateau, il fallut cependant faire accepter ce poids exorbitant à deux porteurs seulement, leur accordant, bien entendu, de se faire relayer pendant la moitié de la marche par leurs camarades. Au lieu de rester horizontale avec deux porteurs, la section devint ainsi verticale, et n'offrait plus en largeur, au travers du sentier, que la profondeur du bateau ou 70 centimètres, ce qui atténuait d'une façon notable la résistance offerte par les broussailles.

Le premier essai souleva des récriminations sans nombre : c'était trop lourd, contraire aux conventions faites au départ ; un moment je me trouvais sur le point de renoncer à une entreprise dont la difficulté me semblait insurmontable ; puis, la flatterie et de petits cadeaux aidant, je parvins à leur faire accepter la chose. Quelques jours plus tard mon bateau suivait aisément ma caravane, et il en fut ainsi tout le long du voyage, excepté dans les montagnes, où les malheureux eurent de bien rudes pas à franchir.

Pour tout ce qui n'est pas charges d'étoffes, on est sûr, en règle générale, d'avoir des ennuis avec les pagazis. Ceux qui portent les caisses se plaignent que les angles leur coupent les épaules, celui qui porte ma table la trouve trop volumineuse, bien qu'elle ne pèse que 20 kilos, et il préférerait certainement 30 kilos d'étoffes. Ils sont habitués à porter telle ou telle charge, et ce n'est qu'en murmurant qu'ils acceptent les modifications nécessitées par les bagages d'un Européen.

L'abbé Debaize avait essayé de se servir de hottes qui, portées sur le dos, eussent évité à leur contenu des chutes souvent préjudiciables. Il en distribua trois cents au départ de Bagamoyo, mais toutes sans exception

furent jetées en route pendant la première marche, avant d'arriver au Kingani. Les pagazis ont de tout temps porté sur la tête et sur les épaules, et bien fort sera celui qui les fera changer d'habitude.

Le 5 janvier nous campions à Msungu, toujours sur le bord du Kingani. Quantité d'animaux de toute espèce nous apparurent pendant la marche, dans le pays le plus ravissant, le mieux arrosé qu'on puisse rêver. Plusieurs troupeaux de cobes, de bubales, de gazelles, un de gnous, un autre de girafes passèrent devant nous, mais, effrayés par le bruit de ma caravane, ils disparurent aussitôt dans les halliers.

La grande plaine se continue, affectant par endroits l'aspect d'un de nos



Vue du Kingani.

vergers d'Europe; sur le sol rocailleux, l'herbe pousse fine et courte, et à de longs intervalles la brousse disparaît pour faire place à de petits arbres largement espacés, qui, pour compléter l'illusion, ont le port et les dimensions de nos pommiers.

Vers la fin de la marche, après plusieurs balles tirées en pure perte sur les cobes et les bubales, je parvins à décrocher un gnou, animal que je n'ai plus rencontré dans l'intérieur, mais qui se trouve en abondance près de la côte. Blessé mortellement par une première balle en plein poitrail, mon gnou prit des allures méchantes, fondit sur moi au triple galop, s'arrêta soudain en se battant les flancs de sa longue queue et humant l'air par

ses naseaux ensanglantés, puis bondit de nouveau en ruant, habitude qui lui a probablement valu son surnom d'antilope-cheval, quoique sa crinière sur son cou de taureau ne lui donne avec nos chevaux qu'une ressemblance bien imparfaite. Il ne me fallut pas moins de trois balles à vingt-cinq mètres pour l'abattre.

Les Zanzibarites donnent au gnou le nom de *nyati*, le confondent souvent avec le buffle, et le redoutent à l'égal de ce dernier, bien qu'il ne soit guère redoutable. Il fréquente comme la girafe les grandes plaines dénudées, où il peut voir venir de loin son ennemi. La girafe, avec son long cou et son œil perçant, est presque inabordable en plaine; pour l'approcher il faut la patience et la souplesse du noir, qui peut, sans se fatiguer, ramper pendant une heure. Je n'en ai, pour ma part, jamais tiré, tandis que mon chasseur Hassani Bogo, dont nous ferons bientôt la connaissance, fit maintes fois sur elles de beaux coups de fusil.

Maintenant que nous sommes dans le Kutu, les villages deviennent nombreux, et nous en dépassons deux ou trois à chaque marche. Rien ne vient indiquer que l'on en approche; on se croit en plein puri, quand des cris mêlés de rires bruyants sortant d'un buisson touffu annoncent leur voisinage.

Je campe toujours en dehors, pour conserver mes hommes à ma portée et faciliter le départ du lendemain, mais à une distance raisonnable, pour que le petit commerce de vivres puisse se faire aisément.

Les cultures aussi nous apparaissent maintenant à intervalles plus rapprochés, mais elles sont de peu d'étendue. Le maïs, le sorgho et le manioc dominent; on ne trouve déjà plus de riz, ce dont je ne me plains guère; le riz, malgré ses propriétés nutritives, et quand on n'a que cela, devient fade et écœurant; je lui préfère le sorgho, que je puis manger pendant des mois sans m'en lasser. Je conserve néanmoins une petite provision de riz, qui me sera précieuse en cas de maladie.

Dans le Kutu on se sent en pays relativement tranquille, à une distance raisonnable des brigands de la côte. C'est une des rares régions où j'aie vu des cultures de tabac, peu importantes il est vrai, mais aussi bien entretenues que celles d'Europe. Plus loin cette culture se fait dans les villages mêmes, et se réduit alors à quatre ou cinq pieds, plantés à l'entrée des huttes, pour que la surveillance en soit plus aisée; presque toujours la plante n'est qu'une tige droite et dénudée, le sauvage ne pouvant résister à l'envie de cueillir la feuille aussitôt qu'elle est ouverte.

Le chanvre est au moins aussi apprécié que le tabac pour la pipe des indigènes. La branche entière, verte ou sèche, feuilles, tiges et graines,

tout est broyé dans les mains, puis versé dans les longs fourneaux coniques, qu'on achève de remplir avec du charbon ardent. La fumée, aspirée à pleins poumons, produit sur ces têtes faibles un enivrement qui calme un peu les souffrances de la faim dans les temps de disette.

Je n'ai vu que bien rarement le chanvre employé dans la confection des cordages; la culture en est insuffisante pour un pareil emploi, puis il est bien plus simple de couper une liane dans la brousse ou d'arracher le liber de certaines espèces d'arbres.

La marche du 6 fut marquée par un incident qui faillit me coûter cher.



Défilé de troupeaux sur les bords du Kingani. (Voir p. 71.)

Je me trouvais, suivant mon habitude, en tête de la caravane, avec trois hommes seulement, le gros de mon monde suivant à cent pas environ. Le sentier, après avoir traversé une petite clairière tapissée de galets arrondis, s'enfonçait brusquement sous un tunnel de verdure, où certes deux hommes n'eussent pu passer de front.

Comme j'arrivais près de ce tunnel, un bruit de branches cassées vint frapper mes oreilles; croyant à un vol de pintades, je laissai mes trois hommes m'attendre en silence pendant que j'avais en tapinois sur le sentier. J'allais m'engager sous la voûte, quand j'aperçus devant moi, à l'arrêt, la tête basse, la corne menaçante, un énorme rhinocéros, que le bruit de nos pas avait mis en éveil.

Fuir n'était pas possible : lui envoyer une de mes mauvaises cartouches à plomb eût été peine perdue. L'animal au reste fondait sur moi comme une trombe, et je n'eus que le temps de faire un saut de côté. Quand, remis de ma surprise, je voulus l'ajuster, il était déjà à 35 mètres, toujours sur le sentier, défilant au grand trot et poursuivant mes trois hommes, qui fuyaient éperdus après avoir jeté leurs charges. Le gros de ma caravane débouchait à ce moment dans la clairière, poussant des cris d'effroi : en moins de trois secondes toutes mes charges étaient par terre et mes hommes en pleine déroute. Quelque peu incommode par ce bruit insolite, le monstre s'arrêta enfin, sembla hésiter un instant, puis, se remettant au pas, inclina sur la gauche et disparut majestueusement dans le fourré.

J'appris ce jour-là pour ne plus jamais l'oublier que le rhinocéros avait nom *faro* en kisouahili. Celui-ci était gris blanchâtre, à deux cornes ; vu de trop près et dans des circonstances pareilles, ses dimensions m'ont certainement paru gigantesques, aussi n'en parlerai-je pas, de peur de les exagérer. On le rencontre fréquemment dans tous les parages à l'est des grands lacs ; je n'ai cependant jamais vu le rhinocéros à une corne, quoiqu'il soit très commun également.

Comme on le pense, l'animal défraya pendant deux jours les conversations du camp à la veillée. Un peu furieux de ma déconvenue, je fis retomber ma mauvaise humeur sur mon porteur d'armes, qui, malgré la légèreté de sa charge, était toujours à traîner derrière la caravane.

La marche fut rude ce jour-là. Il fallut avancer jusqu'à une heure avant de trouver un peu d'eau, et quelle eau ! Je rencontrai le long du chemin quelques troncs de baobabs sans feuilles, enfin de longs espaces couverts de cette plaie d'Afrique qu'on appelle l'*Acacia horrida*, engéance maudite qui vous lacère jusqu'aux chairs et vous laisse sans ombre sous un ciel de feu.

En arrivant au camp, sous l'effet de la fatigue et du soleil, je fus pris de vomissements, qui m'allégèrent la tête assez rapidement ; ensuite plusieurs tasses de thé achevèrent le soir de me remettre complètement sur pied.

Les journées des 7, 8 et 9 se passèrent en plein puri sans voir trace d'habitants, sinon quelques indigènes qui suivaient ma caravane dans l'espoir d'un peu de viande.

Nous longions la Mgéta, un des affluents sud du Kingani, dont je ne pouvais m'écarter sous peine de manquer d'eau. D'ici à la Rovouma, dans le sud, le pays est affligé d'une sécheresse qui l'a fait déserté par tous ses habitants depuis plusieurs années. Pendant quinze jours de marche ce

n'est plus qu'un désert, où l'on risque littéralement de mourir de faim et de soif. Je voulais, dans le principe, couper droit sur le Nyassa, en traversant le pays de Mahengé, mais, par suite des renseignements que je reçus de tous côtés, il fallut me résoudre à faire un coude au nord dans la direction de Zungoméro.

La journée du 8 nous procura une ample provision de viande. Cobes et bubales se trouvaient à foison dans les environs immédiats du camp. Vers trois heures, après plusieurs balles manquées, je venais d'étendre un cobe mâle, quand un troupeau de phacochères, se levant devant moi, m'offrit



Rencontre d'un rhinocéros.

l'occasion de tuer une superbe femelle. Pareille aubaine venait à point pour un malheureux obligé de rôtir sans graisse depuis quinze jours. Mais, en dépeçant l'animal, on ne découvrit pas la moindre apparence de lard.

Les Zanzibarites classent le phacochère comme le sanglier dans la catégorie des animaux impurs. Ce jour-là, aucun de mes hommes ne voulut aller le chercher, et force me fut d'envoyer quelques indigènes, auxquels je le cédai du reste entièrement, quand je vis mon cuisinier reculer d'horreur à l'idée d'y toucher.

Cette horreur de la gent porcine devait heureusement tomber en nous éloignant de Zanzibar, et maintes fois depuis, Kamna m'a servi du sanglier, mais toujours, hélas ! aussi maigre que le premier.

Tout le monde en Afrique, bêtes et gens, souffre de la misère du sol ; le

buffle est le seul animal qui procure quelquefois de la graisse, et seulement pendant la saison pluvieuse.

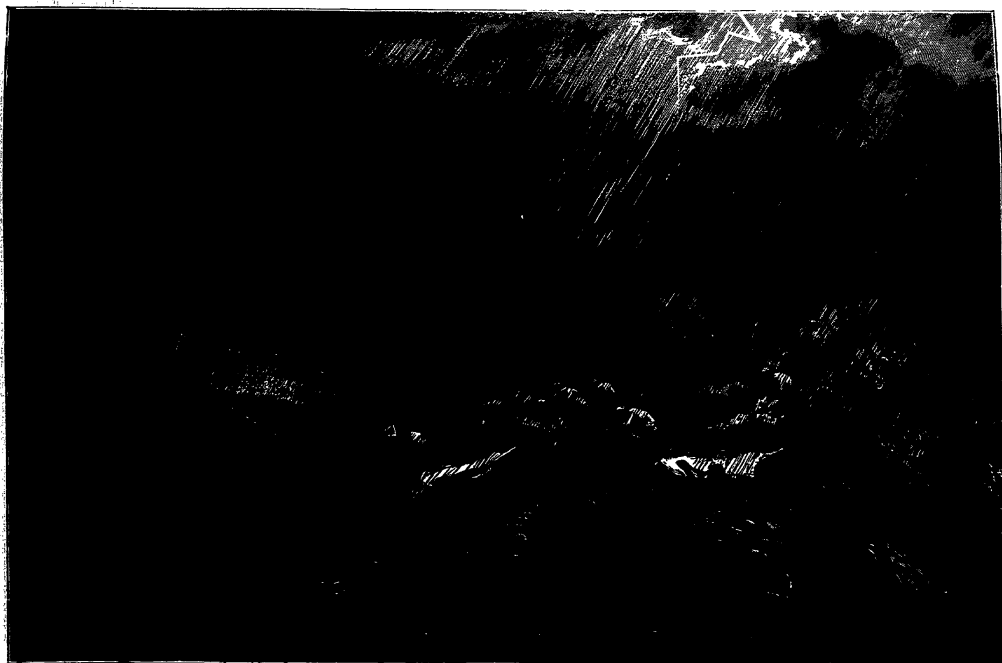
Vers le soir, Hassani Bogo (ce surnom qu'il reçut par la suite veut dire « le buffle ») rentra au camp avec une tête de cobe sur les épaules. Chasseur enragé, bien qu'il ne sache guère envoyer une balle, Hassani me donne chaque jour des inquiétudes. Dès qu'il a déposé sa charge, sans prendre le temps de se reposer, il s'enfonce dans la brousse, et deux fois depuis Dar-es-Salam il a passé la nuit dehors, sur les arbres, nous obligeant à tirer toute la nuit des coups de fusil pour lui indiquer sa route.

Je lui avais l'avant-veille défendu d'une façon formelle de sortir du camp, mais quand il vint déposer son trophée devant la porte de ma tente, je n'eus pas le courage de lui faire des remontrances. Hassani Bogo m'a depuis rendu bien des services ; son nom reviendra souvent dans ce récit ; si à la fin de mon voyage il m'a abandonné comme les autres, sous les menaces de mort des meneurs, je n'oublierai jamais les circonstances critiques dans lesquelles il m'a sauvé deux fois la vie. En désertant il est resté fidèle à son puri, à cette vie sauvage qu'il aimait tant, et à l'heure qu'il est il chasse encore l'éléphant quelque part au sud du Tanganika, s'il n'est déjà victime de sa témérité ordinaire.

Cette nuit-là, un orage épouvantable éclata brusquement vers minuit. Deux heures durant, le tonnerre et les éclairs se croisèrent dans le ciel avec des éclats et des déchirements infernaux. Une pluie torrentielle vint mettre le comble à ce déchaînement. Tout le camp fut bientôt raviné par des torrents qui balayaient les minces abris de mes hommes, pendant qu'un terrible vent du sud tordait les arbres autour de nous.

Ma pauvre tente résista un moment à ces efforts multipliés, puis vers une heure s'abattit avec fracas, me laissant, avec le plus précieux de mon bagage, exposé à ce déluge. Vers deux heures enfin la tourmente commença à perdre de son intensité et mes hommes parvinrent à rétablir ma tente tant bien que mal, pour me donner un repos dont j'avais grand besoin.

La nuit suivante fut heureusement plus calme et j'en profitai pour développer les photographies que j'avais tirées depuis la côte. Ma tente hermétiquement close, malgré la lune, me fournit une chambre noire suffisante, et l'eau blanche et très argileuse de la Mgéta ne dénatura pas trop mes bains. Je n'ai pas fait, du reste, on peut le croire, de la photographie artistique. J'ai pu prendre, dans les premiers mois du voyage, quelques clichés passables, mais plus loin je dus renoncer complètement à ce genre d'exercice. En Afrique la photographie est toujours un travail très fatigant avec



Nuit d'orage.



l'installation précaire d'un camp; c'est aussi une occasion de s'attirer la malveillance des indigènes, naturellement disposés à y voir de la magie.

L'appareil photographique est de tous les bagages celui qui demande le plus de soins, d'attention, de surveillance continue. Le gélatino-bromure ne doit pas être trop sensible, parce qu'on n'est jamais bien certain de trouver une chambre noire suffisamment obscure pour développer des plaques instantanées. Ces dernières doivent être hermétiquement fermées dans des boîtes en zinc soudées, sous peine d'être altérées par l'humidité. On aura également la précaution de faire vernir l'appareil, qui pendant la massika ne tarderait pas à se voiler, et à prendre un jeu nuisible au bon fonctionnement de la chambre.

Le 10 nous rentrions dans des pays habités, après quatre jours de complète solitude, le long de la Mgéta. Vers le 15 nous rencontrions un premier village msogéra, et à midi nous venions camper dans celui de Hongo, résidence actuelle du chef du Kutu.

Tous les alentours des villages sont défrichés sur un rayon de près de 5 kilomètres; c'est le moment des semailles, et partout l'animation est grande. Profitant des premières pluies qui ont détrempé le sol, les femmes piochent avec ardeur sous les rayons brûlants du soleil, prenant à peine le temps de nous regarder. On sème encore du riz en assez grande quantité, mais la récolte de l'année dernière est épuisée depuis longtemps, et mes hommes auront bien de la peine à s'en procurer à ce village, le plus peuplé cependant que j'aie encore rencontré et l'un des plus curieux.

Il se présente à nous sous l'immense buisson épineux dont j'ai déjà parlé plus haut, mais cette fois de proportions gigantesques. Les trois sentiers qui traversent ce fouillis pour conduire au village proprement dit ne mesurent pas moins de 500 mètres de longueur, et sont tellement étroits qu'il faut laisser les sections de mon bateau en dehors.

Sous ce long couloir sombre, qu'on dirait taillé bien plutôt par des singes que par des hommes, nous rencontrons successivement trois portes, encastrées chacune dans une forte palissade circulaire établie pour la défense et solidement plantée.

Les maraudeurs du sultan de Zanzibar font sagement de ne jamais venir dans ces parages; ils perdraient inutilement des mois à assiéger cette muraille de verdure.

La porte, encore plus étroite que le couloir, se compose de deux ou trois grosses poutres épaisses, grossièrement taillées, laissant entre elles des interstices suffisants pour darder une lance ou glisser le canon d'un mousquet. Enfin ces poutres, pour donner accès dans l'intérieur, pivotent

autour d'un axe horizontal situé à 2 m. 50 au-dessus du sol. Pendant la nuit et en cas d'attaque une fourche solide les maintient en place de l'intérieur même.

En franchissant la dernière de ces portes, nous débouchons dans le village, dont l'aspect nous rappelle ceux de la côte; mais ici des arbres gigantesques aux rameaux larges et épais nous assurent un campement précieux à l'abri du soleil. L'enceinte peut mesurer 400 mètres de diamètre. Les cases, cylindro-coniques, sont largement espacées, les rues propres et bien tenues.

Une foule grouillante, sale, demi-nue, se presse sur mes pas, et j'ai toutes les peines du monde à m'ouvrir un chemin : pas un bonjour, pas un salam, pas une marque de sympathie : on me dévisage en se moquant, c'est le salut africain. De vieilles matrones aux traits flétris me lancent des paroles incohérentes et je ris de bon cœur à la réprimande d'une mère de famille qui, ne trouvant plus d'argument pour faire taire son moutard, lui dit :

« Tais-toi, ou je vais te donner à manger au Msungu. »

Le chef arrive bientôt, flanqué d'une suite de bandits débraillés, à moitié ivres, et précédé d'une grande gourde de pombé et d'une plus petite pleine de miel, portées toutes deux par des enfants en bas âge. En déposant à mes pieds ces cadeaux princiers, il s'excuse naturellement de la misère où il se trouve, regrette de ne pouvoir me donner ni chèvre ni mouton, et finit par me demander un cadeau d'étoffes d'une valeur dix fois supérieure à celle de ses gourdes. C'est un assez bon diable d'ailleurs pour un milieu pareil. Comme je lui adresse quelques questions au sujet de bûchers dont j'avais en chemin rencontré des cendres mêlées à des ossements humains, il m'expliqua certains usages du Kutu, moins cruels, prétend-il, que ceux de l'Uzaramo ; en voici la variante :

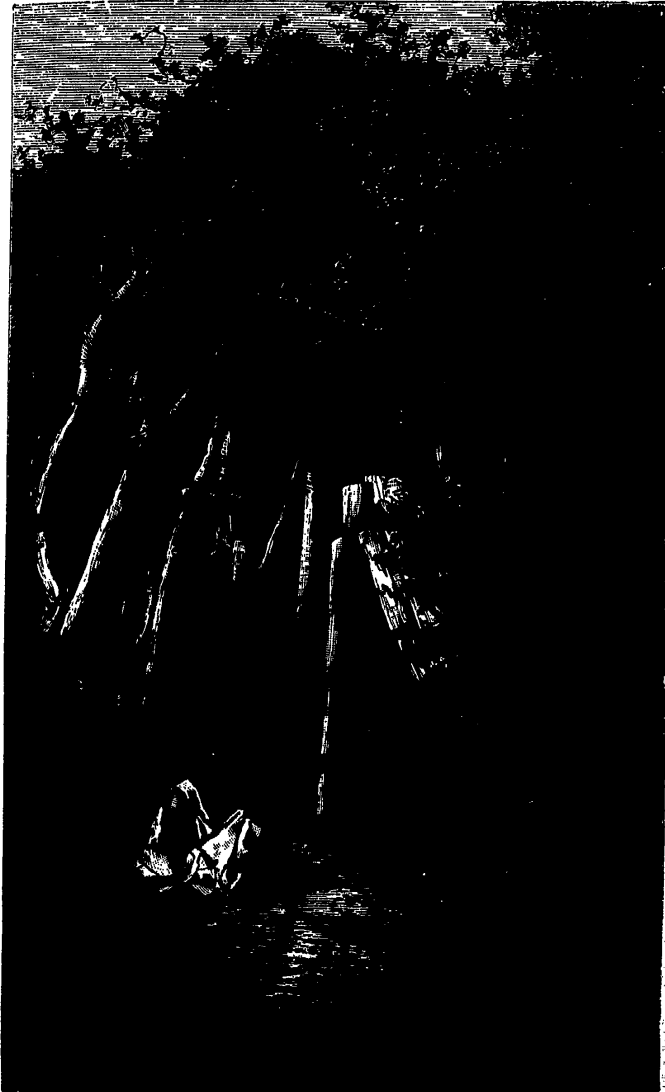
A la mort d'un habitant de village, le *mganda* désigne, il est vrai, quelqu'un pour monter sur le bûcher, mais, avant de succomber, la victime peut échapper au supplice en subissant l'épreuve du feu, qui, pour le patient, consiste à plonger sa main dans un brasier ardent; s'il reste sans crier jusqu'à calcination complète du membre, il est reconnu innocent, sinon on l'exécute sur l'heure.

« Et, lui dis-je, le *mganda* peut désigner n'importe qui dans le village? Moi, par exemple, s'il vient à mourir quelqu'un dans la nuit?

— Oh, toi, non! Le *mganda* désignerait de préférence un de tes hommes.

— Et tu crois que je donnerais un de mes hommes pour le faire brûler vivant?

— Si tu faisais des difficultés, nous aviserions avec le mganda pour désigner quelque autre personne. »



Une porte du village de Hongo.

Par un heureux hasard le pombé du chef se trouvait excellent. Que de temps il m'a fallu pour m'habituer à ce liquide nauséabond, qui bien souvent depuis m'a servi exclusivement de nourriture dans l'Uemba et chez les

Vuaoussi ! Ici les indigènes brassent leur bière avec un mélange de sorgho et de maïs préalablement broyé et séché. Ils ont un procédé de fermentation dans des vases d'argile qui est des plus rudimentaires et ne rappelle que vaguement la fabrication de la bière en Europe. Le liquide est néanmoins légèrement alcoolique, mais toujours mélangé de moût, en proportion telle qu'il serait difficile de dire si le pombé se boit ou se mange.

La préparation du pombé, qui ne dure pas moins de trois jours, est spécialement réservée aux femmes. Elles mêlent à ce breuvage je ne sais quelles plantes aromatiques des plus agréables au goût ; enfin elles avaient pris ici la précaution de passer le tout dans un tamis, ce qui me permit d'en avaler un verre ou deux.

Le miel, ou ce que j'appelle ainsi, était un sirop de sucre noirâtre, épais, peu appétissant, que je soupçonne fort d'avoir contribué à me donner la dysenterie un peu plus loin. On obtient ce miel en broyant des morceaux de canne à sucre dans un mortier en bois, le même qui sert à moudre le grain et à extraire l'huile des graines d'arachides. Le liquide obtenu ainsi est soumis à une ébullition légère, qui le purifie un peu en le rendant liquoreux. La canne à sucre n'est nulle part jusqu'aux grands lacs l'objet d'une culture spéciale, néanmoins on en trouve souvent quelques plans dispersés aux environs des villages. Les indigènes en sont très friands ; mais, trop paresseux pour récolter plus que le grain nécessaire à leur subsistance, ils ne se donnent pas la peine de cultiver les plantes d'utilité secondaire. Je n'ai jamais pu, à mon grand regret, retrouver de ce sirop de sucre, qui, malgré ses effets nuisibles, m'était d'un grand secours pour manger mon ugali.

L'ugali, espèce de farine, va devenir ma seule nourriture habituelle ; voici l'unique recette qui permette de l'avalier sans inconvénient :

Le campement terminé, Kamna installe son feu à peu de distance de l'emplacement de ma tente, et dispose au-dessus deux casseroles pleines d'eau, l'une pour le thé, l'autre pour l'ugali ; il plante ensuite devant le feu de petites brochettes en bois, supportant soit une mauvaise poule, soit un morceau d'antilope, soit un poisson, suivant les ressources de l'endroit.

Dès que l'ébullition commence, le thé est servi sur ma table. Pendant ce temps Kamna décharge la casserole à ugali de son trop-plein, y jette brusquement quatre ou cinq poignées de farine et s'arme d'une longue cuiller en bois.

La cuiller plonge et replonge dans la casserole, tourne en tous sens, torture cette pâte résistante, et fouille dans les moindres recoins pour l'empêcher de se brûler au contact des bords. Kamna souffle en maintenant de la

main gauche la casserole sur le feu, l'ébullition devant être soutenue. La casserole retirée du feu, la cuiller y replonge pour en transporter le contenu dans une assiette. Kamna accorde à ce dernier travail un soin tout particulier; il a son amour-propre de cuisinier, et ne se permettrait jamais de me servir ma bouillie sans l'avoir au préalable arrangée en forme de boule, amoureusement arrondie par les mains propres de cet enfant de la nature; flanqué d'un morceau de viande grillée, l'ugali est enfin pompeusement disposé sur ma table par mon boy.

Ici je m'arrête, le souvenir seul de ce ragoût fait défaillir ma plume.... Sachez seulement qu'à sa vue se resserre même le gosier blindé du sauvage, qui, malgré la faim, doit en faciliter l'absorption à l'aide soit d'une espèce de sauce, soit d'un morceau de viande ou de poisson, soit d'un peu de miel. C'est ce qu'ils appellent le *kitoéo*.

Pour le noir aucun de ces aliments ne peut à lui seul servir de nourriture, il n'est qu'un complément obligé de l'ugali. La farine seule possède pour lui toutes les propriétés nutritives; il s'en gorge, s'en gave, et d'ailleurs, eût-il de la viande à volonté, jamais son estomac ne sera satisfait et il criera toujours la faim.

L'ugali se fait avec toute espèce de farine et on fait farine de tout dans l'intérieur, même du manioc et de la poussière résultant du frottement de deux pierres grossièrement taillées qui servent à moudre le grain préalablement broyé dans le mortier.

Le manioc est considéré généralement chez les indigènes comme un aliment sans valeur, réservé pour les jours de disette. Pour le réduire en farine on doit auparavant faire sécher plusieurs jours les tubercules au soleil. Quelques voyageurs ont rencontré en Afrique une espèce de manioc vénéneuse à l'état frais, exigeant certaines préparations avant d'être mangée : je n'ai jamais ouï dire que cette espèce existât à l'est des grands lacs.

Kamna, qui sait que l'estomac des Européens a besoin, pour se soutenir, d'une nourriture variée, achète pêle-mêle toute la farine qu'il trouve, et la jette dans le même sac. Je ne lui ai jamais fait de remontrances à cet égard et je serais bien en peine de dire ce qu'il y a de plus mauvais du mélange de ces ingrédients ou de chacun pris à part.

Le maïs vert, cueilli avant que le grain ait acquis sa pleine maturité, mangé cru ou légèrement grillé, est peut-être le mets le plus délicat de ce pays-là. Une autre façon de le préparer consiste à moudre le grain après l'avoir grillé légèrement. Cette farine d'un jaune tendre fait un potage délicieux, que je connaissais depuis mon enfance, mais dont j'ignorais la confection.

Tous ces détails minutieux, dont la connaissance m'eût évité bien des peines, je les consigne ici pour l'instruction des explorateurs à venir.

A la nuit je fis parvenir au chef un beau cadeau d'étoffe pour reconnaître son hospitalité. L'usage veut que les présents se fassent toujours dans l'ombre, à l'abri des regards indiscrets; le chef peut ainsi soustraire à la cupidité de son entourage la presque totalité des cadeaux.

J'avais joint aux étoffes riches quelques mètres de cotonnade pour payer le kirangozi dont j'avais grand besoin le lendemain. Le guide fut promis naturellement, mais n'arriva pas avant sept heures et demie, alors que j'avais déjà perdu une des heures les plus favorables à la marche. Oh! les guides! qui dispensera jamais le voyageur de cette corvée journalière? Et c'est tous les jours la même histoire, les mêmes tourments, car il est bien rare qu'un guide consente à m'accompagner deux jours de suite.

Quel charme inconnu et si puissant possède donc ce continent sauvage pour que, malgré tout, son souvenir persiste à me sourire encore, à travers les vexations sans nombre dont j'ai eu tant à souffrir?

CHAPITRE V

Villages du Kutu. — Étapes nocturnes. — Attaques de dysenterie. — Arrivée d'une petite caravane envoyée par M. Ledoux. — Une bande de Rougas-Rougas. — Les premières collines de l'Usagara. — Les marais de la Makata. — Un boma de marchands d'esclaves. — Dans les montagnes. — Passage difficile des sections du canot. — Séjour à Kirangaouana. — Je reviens à la santé. — Rébellion promptement calmée de mes hommes. — Passage du Ruaha sur mon bateau. — Halte agréable à Niukua.

Du 11 au 14 janvier 1884 nous avons successivement campé aux villages de Kisasi, Urembo, Goméro, Kirangué, qui tous briguent l'honneur d'être la capitale du Kutu. En réalité le pouvoir supérieur n'est nullement centralisé, et chacun de ces villages a son autonomie propre.

Le plus considérable d'entre eux ne compte pas plus d'une cinquantaine de cases, échelonnées le long des rives de la Mgéta, dans les marais de laquelle je patauge plusieurs heures, sous les arbres. Des lianes de toutes dimensions s'enchevêtrent aux rameaux supérieurs, les unes droites comme des fusées, les autres gracieusement enroulées autour des arbres géants qui abritent les buissons de leur ombre; je remarque une espèce de platane.

Le sentier s'élève doucement à mesure que nous approchons de l'Usagara. A 500 mètres au-dessus de la mer, une grande plaine découvre sur notre droite le profil des montagnes du Wigu, premiers contreforts de l'Usagara. Les fonds des petits ravins, aujourd'hui desséchés, nous servent parfois de chemin. Sous l'humus peu épais apparaît une mollasse noirâtre, s'effritant facilement et contenant une grosse proportion de fer oxydulé, que traversent par endroits d'épais filons de quartz. Partout le fer abonde, spécialement sous l'aspect de grenaille d'hématite brune, dont les grains ressemblent au plomb de chasse n° 4 ou 6: il n'est pas de jour d'ailleurs qu'on ne traverse dans le sentier quelque source ferrugineuse.

Pour être relativement près de la civilisation (si le Zanzibar est la civilisation), les Vuakutu n'ont pas fait grand progrès dans les diverses

branches de l'industrie; j'ai souvent rencontré plus loin des peuplades plus avancées qu'eux dans le travail du fer, qui se réduit ici à la fabrication de fers de lance d'une simplicité primitive, et de houes plus simples encore. Ces dernières sont modelées de diverses façons, en forme de trèfles ou de demi-circonférences, mais toujours terminées en haut par une tige pointue qui s'engage dans la tête du manche. Jamais en Afrique la poignée ne s'emmanche dans la pelle, c'est la pelle qui s'emmanche dans la poignée, comme pour les haches, du reste, si légères qu'elles soient. Nos ancêtres de l'âge de fer étaient de plus habiles artisans que ces gens-là. La poterie est aussi dans l'enfance de l'art : toujours l'éternel vase rond, mi-sphérique, orné de grossiers dessins.

Les communications avec la côte sont d'ailleurs peu fréquentes, les Arabes ayant depuis quinze ans abandonné la route du Kutu, où les vivres sont rares et chers, et où il y a absence complète de toute espèce de denrées commerciales. Les seules petites caravanes qu'on rencontre sont composées de Vuanguana de Zanzibar, qui viennent quelquefois se procurer, au prix de trois mois de fatigues et de courses, quelque malheureuse défense d'ivoire, qu'ils troquent contre leurs fusils.

J'en rencontrai trois dans le premier mois de mon voyage. Souvent en butte à la malveillance des indigènes, auxquels leur petit nombre ne peut imposer, ces Vuanguana aimaient à se mettre quelques jours sous la protection de mes fusils et à profiter de ma caravane pour gagner un village moins hostile; mais certains d'entre eux me créèrent tant d'ennuis que je pris pour règle de ne jamais plus accepter d'étrangers dans mon camp.

A Kisaki on trouve deux sentiers pour gagner l'Ussango, que je comptais traverser avant d'arriver au Nyassa. Je me décidai pour celui qui, le plus au sud, longe la frontière nord du pays des Mahengé. J'aurais, me disait-on, beaucoup de peine pour la marche, mais j'aimais mieux souffrir dans la brousse que de risquer de payer de forts *hongos* dans les pays plus habités.

Je croyais également, en m'inclinant vers le sud, trouver les montagnes de l'Usagara moins élevées : je commettais là une erreur que je devais chèrement payer.

A Goméro je commençai à ressentir de premières atteintes graves de la dysenterie qui, quelques jours plus tard, devait m'éprouver si durement; pendant quatre jours ce ne fut qu'une diarrhée ordinaire, mais accompagnée de faiblesse et de lassitude comme je n'en avais pas encore ressenties.

Avant d'arriver à ce village, nous traversons deux ou trois camps de

Maffitis ou Mazitous, bandits de la côte est, qui vivent misérablement sous des amas de branchages et de chaume. Ils sont en petit nombre et obligés à une certaine prudence par crainte des Vuakutu, qui sont armés de fusils et vont loin dans le nord pour faire leurs razzias, chez les peuplades inoffensives de l'Usagara.

Les habitants de Goméro, à notre arrivée, sont dans un état d'ébriété complète, suite naturelle de nombreuses libations de pombé. Le chef, deux



Aux bords de la Mgéta. (Voir p. 85.)

heures durant, m'accable de questions saugrenues, veut que je lui rende un oracle favorable sur les moissons de cette année, et quand, à bout de patience, je conclus que, par la sécheresse qui vient de sévir, elles pourraient bien souffrir un peu, il entre en fureur et me menace de nous envoyer camper dehors, menace plus facile à proférer qu'à exécuter.

À la nuit, mes hommes, grâce au même pombé, sont à l'unisson de leurs hôtes, et une rixe éclate avec les gens du village. Je règle les différends en faisant amarrer à la palissade qui me sert d'enceinte deux indigènes et deux pagazis qui, le couteau à la main, jurent leurs grands dieux de manger tous les Vuakutu.

rugineux des roches se présente dans le centre de l'Afrique avec une fréquence et une intensité qui bien souvent étonnaient l'explorateur. Cette coloration, jointe à la kaolinisation profonde qui affecte les terrains granitiques ou siliceux en général de ces régions équatoriales, engendre sur beaucoup de points cette terre végétale rouge qui ne doit pas être sans analogie avec la latérite de l'Inde et de l'Amérique du Sud.

- N° 4. *Kiensa, près Manda* (Marungu, sur le Tanganika). — Fragment de gneiss altéré avec fer oxydulé légèrement magnétique.
- N° 5. *Kiensa, près Manda*, roche au pied de la falaise de 6 mètres de hauteur, dont 5 de terre meuble. — Fragment de granit altéré; peu de quartz. Rubéfaction produite par hydratation du mica noir très ferrifère. Traces de fer magnétique.
- N° 6. *Kiensa*, au pied de la même falaise. — Pegmatite rosée, probablement en filon de sécrétion dans la roche granitique. Quelques pyrites.
- N° 7. *Kiensa*, sur la plage. — Gravier roulés de porphyre chloriteux.
- N° 8. *Petit port au nord de Kapampa* (Marungu). — Très commun sur la plage et dans le lit d'une petite rivière qui descend de la montagne. Porphyre pétrosiliceux quartzifère; pâte feldspathique verte colorée par du silicate de fer; cristaux d'orthose rouge chair; quartz vitreux.
- N° 9. *Un peu au nord de Mlilo* (Itahoua), sur une plage de cailloux étagés. — Gravier de porphyres divers, jaspé verdâtre, agatolde, argile magnésienne, etc. Tous ces porphyres reconnus sur la plage ou dans le cours d'eau, à Kiensa, Kapampa ou Mlilo, indiquent un massif porphyrique très important dans les montagnes de Marungu, bordant le sud-ouest du Tanganika.
- N° 10. *Un peu au nord de Mlilo* (Itahoua). — Fragment d'un des gros blocs qui bordent le lac. Eurite verdâtre, quartzifère, avec grains de fer oxydulé magnétique.

Au sujet de ces gros blocs plus ou moins arrondis, bordant le lac jusqu'à une certaine altitude, et qui ont valu diverses interprétations des rares explorateurs du Tanganika, ne peut-on donner l'explication suivante, que j'ai du reste transmise à M. Giraud?

Il a été reconnu que, par la seule et longue influence des eaux d'infiltration, la plupart des roches granitiques, et surtout dans les régions équatoriales, peuvent par la dissolution des silicates alcalins se transformer en arène, et cela jusqu'à de très grandes profondeurs. Au milieu de la roche désagrégée subsistent toujours, en quantités plus ou moins grandes, des parties plus résistantes sous forme de blocs inaltérés aux contours arrondis.

Que, par une déclivité quelconque du terrain, le ruissellement et l'écoulement des eaux puissent se faire, et cela pendant une longue période, toute la partie arénacée et désagrégée sera emportée dans des régions inférieures, pour laisser subsister l'amoncellement bizarre de ces gros blocs les uns sur les autres.

Ce phénomène, observé dans tous les pays granitiques, nous l'avons vu souvent en Corse sur de grands espaces, non pas au pied de hautes montagnes, ce qui pourrait faire croire à un écroulement, mais au milieu de plateaux d'où surgissaient seuls ces entassements. La baisse successive des eaux du Tanganika et l'entraînement graduel des parties désagrégées par les eaux pluviales sont des raisons qui semblent suffisantes pour expliquer l'entassement de tous ces blocs sur le pourtour du lac.

Il ne serait même pas étonnant que les blocs d'autres parties du centre de

l'Afrique, et entre autres des plateaux de l'Uhéhé, désignés sur les cartes anglaises sous le nom de « blocs erratiques » eussent la même origine.

Ces blocs arrondis et entassés n'ont rien de commun avec les blocs erratiques, glaciaires dont le caractère réside au contraire dans la netteté de leurs angles et aspérités.

N° 11. *Un peu au nord de Milo* (Itahoua), au pied de la falaise creusée par le lac dans la montagne. Eurite verdâtre, schisteuse.

N° 12. *Iendué*, au pied de la montagne. — Aphanite à amphibole hornblende.

N° 13. *Iendué*, au pied de la montagne. — Fragment de grès argileux rosé. Autre d'un grès avec enduit de manganèse (?). Peut-être roches de sédiment paléozoïques.

N° 14. *Montée d'Iendué*, sur la route de Mamboué. — Euritine verdâtre ou variété de pétrosilex à grains fins, appelée parfois « pierre carrée », par le fait de son clivage naturel.

N° 15. *Sur le plateau*, au-dessus d'Iendué, route de Mamboué. — Fragments de grès micacé pénétré d'oligiste terreux.

N° 16. *Dans le sentier de Muiama à Kiaoua*. — Grains de limonite pisolitique, parfois arrondi comme du plomb de chasse, et très abondants, paraît-il, dans toute la plaine du Chambézi.

N° 17. *Plaines de Kinomba*. . .

N° 18. *Collines de Mamboué*, et non grandes montagnes, selon les cartes anglaises.

N° 19. *De Mamboué à Tchpunka*.

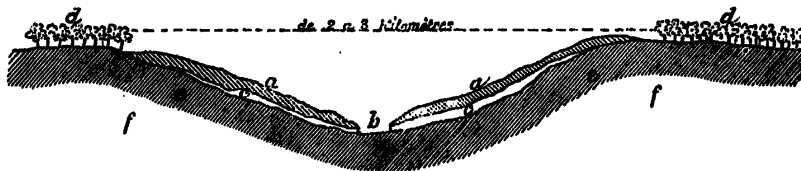
N° 20. *En arrivant à Kiwanda*.

De ces diverses localités, plusieurs échantillons de limonite, soit amorphe, soit concrétionnée, paraissent très riche en fer et agglutinant grains de quartz, cristaux de feldspath, et en général l'arène provenant de la désagrégation des roches cristallines sous-jacentes. Cette limonite, très exploitée par les indigènes, et généralement à fleur de terre ou à peu de profondeur, couvre une étendue de pays considérable dans le bassin du Chambézi.

De semblables plaines ferrugineuses ont été remarquées dans beaucoup de régions de l'Afrique, entre autres dans le bassin supérieur du Nil, par le docteur Schweinfurth.

Il se peut que sur certains points un grand nombre de sources ferrugineuses aient concouru à la formation de ce minerai, mais son origine principale doit être sans doute rapportée au vaste système hydrographique connu dans cette région sous le nom d'éponges, dont le sous-sol est presque partout formé par cette hématite brune.

COUPE THÉORIQUE ET EXPLICATIVE D'UNE ÉPONGE D'APRÈS M. GIRAUD.



a. Molles de terre couvertes de plantes aquatiques et s'ébranlant tout autour sous le poids du pied.

b. Ruisseau qui reçoit les suintements de c.

c. Écoulement des eaux du marais.

d. Bouquets de bois de 5 à 6 kilomètres de longueur, séparant les éponges entre elles.

e. Sous-sol d'hématite brune concrétionnée, globuleuse.

f. Granit ou gneiss plus ou moins visible.

L'eau des suintements, celle des ruisseaux *b* ne sont pas toujours ferrugineuses, mais l'hématite affleure presque partout en *d*.

« Toutes les éponges, dont la quantité d'eau varie suivant les saisons, dit M. Giraud, courent du nord au sud, et les ruisseaux qui en résultent vont se jeter dans le Chambézi. Chacun de ces petits bassins a 2 à 3 kilomètres de largeur, et il m'arrivait d'en franchir quatre ou cinq par jour en enfonçant jusqu'aux genoux, et cela pendant quatre mois de suite. »

- N° 21. *Colline de Mamboué*. — Scories de haut-fourneau indigène.
 N° 22. *De Mniama à Kiaongua*. — Laitier mal traité et contenant encore beaucoup de fer.
 N° 23. *Sur la route de Mpata, près du Nyassa*. — Micacite surmicacé. Mica bronzé, quartz très rare.
 N° 24. *Collines rocheuses de Pausa*. — Gneiss à deux micas, noir et nacré; quelques cristaux de hornblende disséminés.
 N° 25. *A une demi-heure de Mpata*. — Gros blocs sur la route anglaise, pris comme pierre à chaux. Comme nous le disions au début, il peut y avoir erreur dans le choix des échantillons qui ne sont réellement pas des calcaires, mais des grès schisteux et argileux, rappelant assez certains grès permien.
 N° 26. *Sur la route en arrivant à Kiyanda, près du Nyassa*. — Micaschiste désagrégé; mica muscovite blanc argenté; grains de quartz très rares.
 N° 27. *Dans les collines aux environs de la rivière Lufira*. — Gneiss à mica argenté. Par leur désagrégation, ces gneiss laissent inaltérés d'énormes filons de quartz, qui, fragmentés et un peu roulés, forment de nombreux blocs cristallins, gros comme la tête.
 N° 28. *Dans le lit de la Lufira*. — Diorite à grains fins passant à l'aphanite.
 N° 29. *Montagnes du Nyassa, dans le lit d'un torrent entre la Lufira et Muipata*. — Greisen ou hyalamicte. Roche essentiellement formée de quartz et de mica noir.
 N° 30. *Même localité*. — Granit rouge. Orthose rouge, quartz vitreux, mica noir rare.

De ces nouvelles notions sur la nature géologique de la région des Grands Lacs, il résulte une similitude remarquable avec les renseignements recueillis par d'autres explorateurs de l'Afrique orientale, soit au nord entre le lac Nyanza et Gondokoro, par ce que nous ont appris Baker et le docteur Schweinfurth, soit au sud dans le bassin du Zambèze, d'après Livingstone et autres; nous trouvons partout et presque uniquement la grande formation primordiale avec ses gneiss, granits, syénites, etc., entrecoupés de porphyrites divers.

Sur des espaces assez restreints ont été reconnus des grès et des schistes, dont l'âge ne saurait jusqu'à présent être déterminé avec certitude.

Plus au sud, dans l'Afrique australe, si nous consultons l'intéressant mémoire de notre confrère M. Maurice Chaper sur la région diamantifère, nous voyons ces formations gréseuse et schisteuse prendre un développement fort considérable, sans pouvoir cependant leur attribuer un âge beaucoup plus précis, par l'absence presque complète de ressources paléontologiques. Les unes, dans la Colonie du Cap, sont regardées comme siluriennes, et d'autres, à Kimberley, comme houillères.

Livingstone avait également reconnu le terrain houiller sur certains points de ses longues explorations, entre autres dans le bassin de la Rovouma, à l'est du

Nyassa, puis dans le bassin du Zambèze, vers les chutes de Kébrabasa et surtout à Tété.

Ce dernier gisement, ainsi que la géologie générale de cette région, a fourni le sujet d'une carte et d'une étude plus approfondie de la part de M. Kuss¹, qui conclut à une réserve importante de combustible pour cette partie de l'océan Indien.

Dans sa circumnavigation du Tanganika, au lieu dit Longourou, Cameron parle de couches de quinze à dix-huit pieds qui lui parurent être de la houille, et qu'il voyait intercalées à une certaine hauteur dans la falaise du lac, formée en cet endroit de grès et de marbre noir. M. Giraud n'a pas entendu confirmer cette supposition, quoiqu'il ait séjourné longtemps à Karéma, station peu éloignée au sud de Longourou.

Mais, d'après tous les renseignements des divers explorateurs, ce qui ressort avec une évidence frappante, et ce qu'on peut regarder comme le caractère distinctif de l'Afrique orientale et centrale, c'est l'absence presque complète de l'élément calcaire. Si l'on excepte quelques calcaires éruptifs signalés dans l'Afrique australe, on n'a mentionné nulle part de calcaire de sédiment, et surtout de formations jurassiques et crétacées.

Vouloir en conclure que ces formations n'existent pas est peut-être prématuré, mais il semble probable que, s'il s'y trouve des formations synchroniques, ce sera avec d'autres éléments que le calcaire.

Comme ressources métallurgiques, sauf la limonite, qui se rencontre partout, les renseignements sont assez vagues et même nuls pour les autres métaux. Cependant M. Giraud parle de cuivre assez abondant chez les Vouassi, entre le Bangouéolo et la Louapoula, et d'une ou deux mines d'or inexploitées sur le bas Zambèze. Si ces dernières sont celles dont parle également M. Kuss dans sa communication, nous savons à quoi nous en tenir sur leur peu d'importance.

Qu'il me soit permis d'ajouter en terminant qu'une collection conchyliologique terrestre et lacustre rapportée par M. Giraud et confiée à la détermination éclairée de M. Bourguignat a donné neuf genres nouveaux et à peu près soixante-quinze espèces inédites sur quatre-vingt-treize.

F. REYMOND.



1. B. S. G., 3^e série, t. XII, p. 303.

TABLE DES GRAVURES ET DES CARTES

GRAVURES

Zanzibar	9
Marché aux fruits de Zanzibar	13
Ancienne mission des Universités à Zanzibar	19
Said Bargach, sultan de Zanzibar, mort en 1888.	21
M. Ledoux, ancien consul de France à Zanzibar.	35
Dar-es-Salam.	41
Zanzibarite. — Ferrouji. — Kamna. — Nassib. — Zanzibarites	49
Vue d'un <i>puri</i> et d'indigènes de l'Uzaramo	53
Kamruka, village des Vuadoé.	57
Zambué : une sorcière menée au bûcher.	65
Vue du Kingani.	71
Défilé de troupeaux sur les bords du Kingani	73
Rencontre d'un rhinocéros	75
Nuit d'orage	77
Une porte du village de Ilongo	81
Aux bords de la Mgéta	87
Songoro apporte un courrier d'Europe et un petit sac de sel	91
Passage des ravins sous la pluie	95
Passage des sections du canot	97
Grenier des Vuasagara dans un buisson	101
Vuasagara	105
Lancement du canot sur le Ruaha.	105
A travers les <i>Acacia horrida</i>	111
Indigènes Vuahéhé.	113
Le buffle roulait presque à mes pieds	121
Hassani Bogo le chasseur	127
Indigènes de l'Uhéhé.	131
Vingt-cinq feux s'allument à la fois autour de ma tente.	135
La capitale de l'Uhéhé	139
Passage de la rivière au moyen des sections du canot.	145
« Que c'est beau, tout cela ! » murmura Ferrouji	149
Le veau s'élançait sur la chaîne, qui se rompt	157
Le kirangozi	159
Une vingtaine de guerriers nous observent du haut d'un rocher	165



Trente bandits solidement charpentés	165
Arrivée au premier village du Condé	167
Coupe de bambous près d'un village du Condé	170
Un village du Condé	173
Rencontre de Muaképési	175
Farrajalah s'accroche à une branche d'acacia épineux	179
Un pont improvisé	181
Makula me prend la main et me la serre à la briser	185
Le village de Makula	187
Une jeune fille et un bel homme du Condé	189
« Tuez-le ! » criaient les femmes de Makula	199
La pirogue chavire : « Kamna ne sait pas nager ! » s'écrient mes hommes	205
Nous les voyons sortir de la fournaise comme deux démons	207
Le petit vacher et son troupeau	209
Une vue lointaine du Nyassa	213
Les deux poulets de Missuku	215
Village de Kiwanda	217
Entrée du village de Moïné-Muiya	223
Réception chez Moïné-Muiya	225
Arrivée au camp de Muirua	229
Le gros Muirua sur les épaules d'un esclave	250
Une fourmière	255
Invasion de rhinocéros	255
L'orchestre de Mkéwé dans le camp de M. Giraud	241
Restitution du kropatchek	244
Les sections du canot servant de brouettes	247
Les six revolvers s'abattirent à la fois	249
Marais et fourmières	251
Boma central de Kétimkuru	255
Réception chez Kétimkuru	257
Kétimkuru jouant de l'accordéon	259
Un chasseur d'Aley lancé à dix mètres par un éléphant	267
Réhani dépose l'étoffe aux pieds de Kétimkuru	269
Zapara buvant du pombé	275
Adieux à la caravane	277
Village de Combo-Combo	279
Dans les grands joncs : « Bahari ! (Le large !) », cria de l'avant Wadi-Munié	281
Arrivée à Kirui	285
Défilé devant la muraille de joncs	288
Indigènes de la pointe de Bawara	289
La défense du canot	295
Singa	297
Attaqués dans les rapides	301
Couché en joue par un bandit	305
Arrivée du bateau à Kawendé	307
Kalambo	309
Départ de Kawendé	313
Les bandits revenaient, couverts de sang, chargés de viande	317
Cortège conduisant la caravane au camp de Méré-Méré	321
Entrevue avec Méré-Méré	323
Le boma de Méré-Méré	351
Nos cases chez Méré-Méré	355
Notre petite cour transformée en marché	357
Méré-Méré se fait coiffer	359

La curée d'un jeune éléphant	515
« Vois-tu Méré-Méré affublé de la sorte! »	517
Arrivée de deux défenses d'éléphant	549
La foule prend la fuite en voyant Hassani ouvrir la culasse de son fusil	555
Départ de Kalassa	559
Campement près de la Louapoula	561
Le boma de Cazembé, vu de la Louapoula	564
Arrivée de la caravane au camp vers le boma de Cazembé	565
Réception chez Cazembé	567
Fortifications du boma de Cazembé (intérieur)	569
Fortifications du boma de Cazembé (coupe)	571
Kaluma envoyé par Cazembé	583
Arrivée d'une bande de femmes de Cazembé	591
Blessés dans le marais	592
Attaque d'un village	593
La femme du chef désarmée	595
L'orage sous les hautes futaies	599
Village abandonné sur le Moéro	403
Le boma de Mlunga	407
Irruption des Vuemba	409
Profusion de gibier dans un vallon du Kalongozi	415
Récolte du miel	419
La chasse aux buffles	423
Folie causée par la faim	427
Rencontre et mort d'un indigène	429
Arrivée à la station d'Iendué	451
Départ dans le daou des missionnaires	459
Rencontre d'un crocodile	441
Premier aspect de Karéma	443
Constructions accessoires de la station de Karéma	447
Un détachement du personnel de la station de Karéma	449
Le capitaine Storms	451
Le boma des esclaves à Karéma	455
Boma de Makutubu	465
« Les enfants s'amuseant »	465
Makutubu, négrier	467
Départ du capitaine Storms	475
Wadi-Asmani annonce la révolte	475
Lutte de Jumah avec le léopard	481
Arrivée de la caravane de Wadi-Combo	485
Désarmement des mutins	487
Départ des pirogues	491
Une bande de flamants roses	495
Katogoro : les miradors	497
Lutte contre les vagues	499
Le naufrage	505
Rue et tombé de Mpala	505
Indigènes se réfugiant au tombé de Mpala	511
Les révoltés entrant dans le tombé	515
Hangar et pirogue à Mpala	521
Chefs vunji près de leurs pirogues	525
Lutte contre les herbes d'Iendué	529
Mamboué, village de Fambo	555
Retour des guerriers à Muipuria	555

Prise du boma de Muipota	537
L'Ilala	545
Débucher d'un phacochère	547
Benzaé	540
Livingstonia	551
Bords du Chiré	555
Matopé	557
Vue de Blantyre	559
MM. Giraud et Kerr	561
Sarcophage élevé à la mémoire de Chépétula	569
Village de Chékussa	571
Le <i>Leviathan</i> et le <i>Tricolour</i>	573
Aux prises avec une bande d'hippopotames	575
Un <i>milandou</i> dans le village de Bararika	579
La flottille portugaise	583
Quilimane	587
Coupe théorique et explicative d'une éponge d'après M. Giraud	594

CARTES

Carte indiquant l'itinéraire de M. Giraud de l'Atlantique au Nyassa	42
Carte des régions du Bangouélo, du Moéro et du Tanganika	220

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I

Préparatifs du départ. — Plans de voyage. — Équipement. — Départ de Marseille. — Arrivée à Zanzibar. — La douane et le quai. — La ville. — Installation. — Le capitaine Cambier. — Une audience de Sultd Bargach. — Population de Zanzibar. — Commerçants et missionnaires. 1

CHAPITRE II

Gouvernement de Zanzibar. — Étendue du territoire du sultan. — La justice. — L'armée et la marine. — Le harem. — Revenus du sultan. — L'esclavage et le traité de sir Bartle Frere. — La traite et les canonnières anglaises. — La vie à Zanzibar. — Excursions à la côte d'Afrique. — Souvenir de deux expéditions françaises. — Maizan. — L'abbé Debaize. — Retour de M. Ledoulx. — Mauvaise volonté du sultan. — Engagement des Zanzibarites. — Situation commerciale de Zanzibar. — Embarquement de la caravane. 20

CHAPITRE III

Départ de Zanzibar. — Dar-es-Salam. — Visite au cadî. — Distribution des charges aux porteurs. — Nuit bruyante. — La caravane en marche. — Adieux à mes compagnons. — Portraits des principaux de mes hommes. — Premières étapes. — L'Uzaramo. — Arrivée à Kamruka. — Première distribution d'étoffes; exigences inattendues de mes hommes. — Le printemps centrafricain. — Observations de longitudes et de latitudes. 40

CHAPITRE IV

Zambué. — Supplice d'une sorcière. — Partie de chasse sous la conduite des Maquois. — Abondance de serpents venimeux et de mouches tsétsés. — Les bords du Kingani. — Je tue un gnou. — Dans le Kutu. — Villages et cultures. — Rencontre d'un rhinocéros. — Un phacochère. — Nuit d'orage. — Photographie. — Village de Hongo. — Les mets africains, le pombé, le miel, l'ugali 63

CHAPITRE V

Villages du Kutu. — Étapes nocturnes. — Attaques de dysenterie. — Arrivée d'une petite caravane envoyée par M. Ledoulx. — Une bande de Rougas-Rougas. — Les premières collines de l'Usagara. — Les marais de la Makata. — Un boma de marchands d'esclaves. — Dans les montagnes. — Passage difficile des sections du canot. — Séjour à Kirangaouana. — Je reviens à la santé. — Rébellion promptement calmée de mes hommes. — Passage du Ruaha sur mon bateau. — Halte agréable à Niukua. 58

CHAPITRE VI

Un moment de solitude. — Lions et hyènes. — Chasse aux pintades. — Mdaira. — Récolte du sel. — Les Vuahéhé. — Quelques traits de caractère africain. — L'homme aux oreilles coupées. — La dernière chaîne de l'Usagara. — Entretiens peu rassurants de mes hommes. — Une pénible ascension. — Fâcheux accueil chez les Vuahéhé. — Chargé par un buffle. — Adresse de Hassani Bogo. — Les Vuahéhé nous barrent la route. — La plaine de l'Uhéhé. — Les tembés. — Chez le chef Marawano 108

CHAPITRE VII

Indigènes de l'Uhéhé. — Les femmes vuahéhé. — Marawano. — Bétail et cultures dans l'Uhéhé. — Les soirées au camp. — Girafes et zèbres. — Arrivée à la capitale de l'Uhéhé. — Discussion du *hongo* avec les *msagiras*. — Passage d'une rivière dans les sections du canot. — Exigences de Mgogoro. — Maladies dans ma caravane. — Ferrouji 129

CHAPITRE VIII

Éléphants et rhinocéros. — Absence de sorciers chez les Vuahéhé. — Mort de deux de mes hommes. — Arrivée dans l'Ubena. — Ususu dévoré par un lion. — Population de l'Ubena. — Dans les montagnes. — Chasse aux zèbres. — Passages de rivières. — Pluies persistantes. — Une tribu montagnarde. — Campement dans un village du Condé. 152

CHAPITRE IX

Villages du Condé. — Première vue du Nyassa. — Campement chez Muaképési. — Construction et destruction d'un pont. — Arrivée chez Makula. — La plaine du Condé. — Le village de Makula. — Les femmes vuacondé. 172

CHAPITRE X

Retour du beau temps. — Chasse aux buffles. — Danses au village. — Une mystification des Vuacondé. — Bagarre entre mes hommes et les Vuacondé. — Départ de chez Makula. — Passage difficile d'une rivière. — Naufrage et sauvetage de Kamna. — Un incendie. — Le petit vacher. 191

CHAPITRE XI

Campement dans les montagnes. — Une dernière vue du Nyassa. — Le chef Missuku. — Descente dans la plaine. — Le village de Kiwanda. — Singulier accueil dans une station anglaise. — Beau temps persistant. — Chez Moïné-Muiva. — Industries indigènes. — Courroux et terreurs du chef. — Arrivée dans l'Uemba. — Arrogance des Vuemba. — Visite au chef Muirua. 211

CHAPITRE XII

Le plateau de l'Uemba. — Les éponges et les fourmilières. — Éléphants et buffles. — Chez Mkéwé. — Abandon du kropatchek. — Départ. — Restitution du kropatchek 231

CHAPITRE XIII

Les marais du Chambézi. — Traversée de la rivière. — Chez Kétimkuru. — Un boma de marchand d'esclaves. — Aley et Kétimkuru. — Chasses. — Cultures de l'Uemba. — Un chasseur tué par un éléphant. — Départ. 246

CHAPITRE XIV

Dans les forêts. — Antilope des roseaux. — Division de la caravane en deux parties. — En route pour le Bangouélo. — Combo-Combo. — Dernière étape. — Dans les roseaux du lac. — Un insulaire. — Kirui. — Les Vuabisa. — Exigences du chef. — Notre fuite. — Navigation dans le sud du lac. — Les îles de Bawara et de Kisi. — Hostilité de tous les insulaires. — Sur la Louapoula 272

CHAPITRE XV

Sur la Louapoula. — L'arbre de Singa. — Immense troupeau d'antilopes. — Dans les roseaux. — Descente du fleuve. — Attaqués par les Vouaoussi. — Faits prisonniers. — Séjour à Kawendé 291

CHAPITRE XVI

Projets de fuite. — Départ de Kawendé sous escorte. — Les élans du Cap. — Terribles privations. — Le pays des Vouaoussi. — Arrivée chez Méré-Méré. — Fâcheuse réception. — Visite du chef 311

CHAPITRE XVII

Installation chez Méré-Méré. — Fausses nouvelles de ma caravane. — Fragments de journal. — Un oryx. — Cultures de Méré-Méré; ses projets ambitieux, ses talents. — Famine persistante. — Exigences de Méré-Méré. — A la poursuite d'un buffle. 329

CHAPITRE XVIII

Retour de mes deux envoyés. — Hassani raconte son voyage et me donne des nouvelles de ma caravane. — Départ nocturne du boma. — Marches forcées. — Sur la Louapoula. — Les premiers villages du Lunda. — Arrivée chez Cazembé. 351

CHAPITRE XIX

La trahison de Nassib. — Insurmontables difficultés. — Obstination de Cazembé. — Je me décide à vendre mes étoffes et à acheter de l'ivoire. — Transactions africaines. — Cruautés de Cazembé. — Un envoyé du chef. 373

CHAPITRE XX

Départ de Cazembé. — Je tue un éléphant. — Les femmes de Cazembé. — Attaque d'un village. — Marches pénibles. — En reconnaissance. — Le Moéro. — Campement dans un village incendié. 387

CHAPITRE XXI

Sur les bords du Moéro. — Le boma de Mlunga. — Sur la route du Tanganika. — La chasse aux petites antilopes. — Le long du Kalongozi. — Profusion de gibier. — Récolte du miel. — A Kafimbi 404

CHAPITRE XXII

Un nouveau lac. — Chasse aux buffles. — Fatigues et famine. — La plaine d'Iendué. — Missionnaires anglais 422

CHAPITRE XXIII

Départ d'Iendué dans le daou des missionnaires. — Sur le Tanganika. — Le long des côtes. — Nous renvoyons le daou. — Navigation dans une pirogue indigène. — Arrivée à Karéma. — La station de Karéma. — Le capitaine Storms. — La trahison de Nassib et de Tuakali. — Envoi de huit de mes hommes à Tabora 457

CHAPITRE XXIV

Installation à Karéma. — Occupations diverses. — Voyage chez Makutubu pour vendre mon ivoire. — Un bateau perdu. — Imprudents cadeaux à mes hommes. — Ressources nombreuses de la plaine de Karéma. — Manque de nouvelles de ma caravane. — Mes plans de voyage vers l'ouest. — Départ de Storms. 459

CHAPITRE XXV

Révolte de ma caravane. — Longues transactions. — L'ordre est rétabli. — Terribles ravages d'un fauve. — Nouvelles de Wadi-Combo. — Siège et sac d'un village indigène. — Arrivée de Wadi-Combo. — Sourdes menées dans ma caravane. — Désarmement des mutins. — Ordre de départ. 474

CHAPITRE XXVI

Départ pour Kilandou. — Traversée du Tanganika. — A Kapampa. — Deux anthropoïdes. — Le long des côtes occidentales du lac. — La baie de Manda. — Marché d'esclaves. — La variole en Afrique. — Arrivée à Mpala. — Préparatifs de départ. — Graves nouvelles de Stanley. — Elles amènent une nouvelle révolte de mes hommes. — Vaines transactions. — Je suis forcé de payer ma caravane révoltée. — Retour de mes hommes à Zanzibar. 490

CHAPITRE XXVII

Plans de retour. — Travaux de Storms à la station de Mpala. — Abondance d'animaux. — Le village de Mpala et son chef. — Commerce d'esclaves. — Départ sur le daou des Anglais. — Le long du lac. — Habitants misérables. — Arrivée à Iendué. — En route pour le Nyassa avec une nouvelle caravane. — Mamboué. — Muipuria. — La route anglaise du Nyassa. 518

CHAPITRE XXVIII

Arrivée à Kiwanda. — Dans le Condé. — A Kasagura sur le Nyassa. — Les établissements européens sur le lac. — Chasses. — Un mariage au Condé. — Sur l'*Ilala*. — Zèbres et phacochères. — Bandawé. — La mission écossaise. — Livingstonia. — M. Kerr. — Le Chiré. — Blantyre. — Anglais et Portugais. — Hostilités sur le Chiré. — Avenir de Blantyre 538

CHAPITRE XXIX

Départ de Blantyre. — Navigation du Chiré. — Un drame à Chépétula. — Bienfaits de l'instruction: — Le *Leviathan* et le *Tricolour*. — Chasse aux éléphants et aux hippopotames. — En pleine guerre. — Dangereuse situation d'un guide portugais. — Course nocturne. — L'armée portugaise. — Sur le Zambéze. — A Quilimanc. — Arrivée à Zanzibar. 564

Appendice. — Notes sur la géologie de la région des Grands Lacs d'après les enseignements et les échantillons de roches rapportés par M. Victor Giraud, par M. F. Reymond 594

